

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 83=103 (1937)

Heft: 5

Artikel: Notre Infanterie

Autor: Nicolas

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-14713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

In den Gebirgslanden gibt es fast nie Schlachtfelder, auf denen sich grosse Streitmassen entwickeln lassen, und der Krieg beschränkt sich da nur auf einzelne Kämpfe. —

Die Schwierigkeit des Verteidigers im Gebirge wächst nach Massgabe der Ausdehnung der Verteidigungslinie. —

Feste Plätze sind eine Hauptstütze, ein Ueberfluss daran wäre aber schädlich. —

Grosse, ausserhalb der strategischen Richtungen liegende Festungen sind ein wahres Unglück für den Staat und die Armee. —

Abgeschmackt wäre es, das Aufführen von einzelnen Feldbefestigungen zu vernachlässigen da, wo sie ein belagerndes Corps verstärken, eine Position decken oder die Verteidigung eines Engpasses sichern können. —

Ueberrumpelungen sind Unternehmungen, deren Gelingen die Gefahr lohnt, der sich ein Detachement bei der Ausführung unterzieht.

Notre Infanterie

Par le Cap. *Nicolas, Coire.*

Son instruction:

«Ob die Ausbildung der Schweizer Milizarmee genügen wird, um gegen Truppen mit weit längerer Schulung zu bestehen — sei es auch nur für einen kurzen Verteidigungskampf und angelehnt an Befestigungen und Sperren — kann erst der Krieg selbst erweisen¹⁾.» (Militärwissenschaftliche Mitteilungen No d'octobre 1936.)

Telle est la conclusion, certes non empreinte d'une très grande indulgence, d'une étude autrichienne sur notre réorganisation militaire. Notre armée peut se réorganiser, elle ne réussira que très difficilement, selon l'auteur, à éliminer le vice original de toute milice, c'est-à-dire l'insuffisance de son instruction.

Cet argument nous est précieux parce qu'il reflète une idée répandue à l'étranger. La comparaison des durées de service dans les différentes armées semble la confirmer de toute évidence.

Quoique nous venions de prolonger nos écoles de recrues, nous pouvons nous poser l'angoissante question: quelle est la grandeur et quelle est la nature de cet handicap? Risque-t-il de mettre en danger notre défense nationale en faisant douter à l'étranger de la valeur de nos troupes?

Nous savons tout d'abord que la longue durée des services étrangers n'est pas principalement justifiée par des raisons d'instruction, mais surtout par le souci de posséder à disposition im-

¹⁾ L'instruction des milices suisses est-elle suffisante? Leur permettra-t-elle de résister à des armées plus longuement instruites, ne serait-ce que dans une défensive de courte durée et avec l'appui d'ouvrages fortifiés? A ces questions seule la guerre pourra répondre.

médiate une force armée suffisamment étoffée. De ce fait le temps passé sous l'uniforme n'est pas uniquement consacré à la formation des soldats et il est passablement rogné par les exigences de l'administration et de l'intendance.

Nous savons d'autre part qu'une partie de notre déficience est compensée par une activité administrative considérable et désintéressée de nos officiers entre les cours d'instruction et par les tirs obligatoires hors du service. En outre, la courte durée de nos services permet en général une intensité de travail qui est inconnue hors de nos frontières et qu'il serait presque impossible de soutenir beaucoup plus longtemps sans porter préjudice à la santé physique et morale de la troupe.

Toutes ces raisons n'arrivent cependant pas à combler l'énorme déficit, à moins de se nourrir d'illusions et de se couvrir les yeux du voile de sa fatuité.

La question reste entière: en quoi consiste l'insuffisance de notre préparation? De quoi serait faite — à égalité d'armement — la supériorité de l'adversaire?

L'étude des règlements d'exercice étrangers ne suffit pas. Ils ne présentent que des différences minimales et l'on s'achoppe à des détails, au risque de perdre de vue l'ensemble. A moins de pouvoir suivre de bout en bout et de très près l'instruction du conscrit, nous ne pouvons nous faire une idée que sur la base des programmes d'instruction.

Nous avons déjà pu nous rendre compte de ce qui pouvait séparer ou rapprocher l'infanterie française de la nôtre dans les programmes du Cdt. Laffargue²⁾. Cependant cet auteur faisant carrément figure de novateur, nous avons été contraints d'admettre que ses désirs étaient loin de correspondre à la réalité. Il nous avait été par conséquent fort difficile de juger la cause.

Aussi, les programmes d'instruction qui paraissent actuellement dans la «Deutsche Wehr»³⁾ constituent pour nous une véritable aubaine et nous fournissent une base précieuse de comparaison, d'autant plus que nous connaissons avec quel soin minutieux les Allemands se vouent à la préparation militaire.

A ce titre, ils nécessitent une courte notice explicative. Ils sont nés de l'embarras dans lequel se trouve actuellement l'armée allemande. Le Reich vient de vivre coup sur coup deux événements qui ont bouleversé de fond en comble les conditions de l'instruction. Ce sont

²⁾ Voir les «Leçons de l'instructeur» du Commandant Laffargue.

³⁾ Voir No 43, 46, 47, 48, 50, 51, 52 de 1936 et No 2, 3, 4 de 1937.

en 1935: la suppression de l'armée de métier avec ses 12 ans de service et son remplacement par le service obligatoire de 1 an.

en 1936: l'introduction du service de 2 ans.

L'Allemagne se trouve ainsi dans la double difficulté d'instruire pour la première fois:

- a) le contingent de 1935 qui avait achevé en automne 1936 son année de service et qui aurait dû être normalement licencié.
- b) le contingent de 1936 qui commence sa période de 2 ans.

Comme l'expérience fait complètement défaut, la «Deutsche Wehr» a jugé bon de publier semaine après semaine les programmes d'instruction détaillés pour une Cp. Fus. et pour une Cp. Mitr. Ils n'ont rien d'officiels. Ils sont cependant l'œuvre d'officiers très compétents. Comme il s'agissait pour leurs auteurs moins de faire figure de révolutionnaires que d'asseoir une doctrine officielle et de fournir une base pratique d'enseignement, nous pouvons être presque certains que ces programmes donnent une image suffisamment fidèle de la formation du fantassin allemand.

Nous savons, il est vrai, que les idées des instructeurs, et par tant leurs programmes, peuvent varier considérablement malgré l'inévitable unité de doctrine — en Suisse comme à l'étranger. Nous tâcherons d'éviter l'écueil de porter un jugement trop hâtif et de généraliser des conceptions toutes personnelles.

Nous savons qu'un programme ne vaut que par celui qui l'applique; nous connaissons aussi par expérience les mauvais tours joués par les circonstances dans la réalisation des buts fixés. Que subsiste-t-il dans la pratique de nos beaux programmes de nos cours de répétition? La voie de l'instruction est pavée souvent beaucoup plus de bonnes intentions que de parfaites exécutions.

Ces réserves faites, nous admettrons que le programme sera réalisé dans son intégrité. Nous serons plus facilement à même ensuite d'avoir la certitude que ces conditions idéales ne représentent pas l'exacte réalité.

Toute l'instruction de la troupe repose sur le Cdt. de Cp. Grâce à la permanence des cadres, elle n'a pas à souffrir du noviciat de tous les cadres de la Cp., comme c'est le cas chez nous. Le capitaine est un homme de métier, n'ayant plus besoin de faire l'apprentissage de la conduite administrative de son unité. Les chefs de section ne sont pas frais émoulus de leur école d'officiers. Les «Feldwebel» chargés de l'instruction du tir possèdent déjà une certaine expérience. Ce sont là de gros avantages.

La chose qui frappe de prime abord dans ces programmes est leur forme. Il nous semble extraordinaire que l'on ait pu

prescrire le travail jour par jour et même à un $\frac{1}{4}$ heure près. Il y a tellement d'événements trouble-fêtes, ne seraient-ce que les influences atmosphériques. Il nous semble qu'il eût été plus raisonnable de fixer simplement des buts hebdomadaires en indiquant éventuellement une répartition approximative du temps, quitte à laisser au Cdt. de Cp. le choix et l'initiative de l'exécution. Le caractère rigide de ces programmes ne peut avoir pour nous qu'une seule explication: l'inexpérience des instructeurs. Nous dirions presque qu'ils sont la preuve d'un manque de confiance. Ils sont pour nous par contre d'autant plus précieux qu'ils nous permettent de mieux pénétrer le mécanisme de la formation du fantassin.

L'instruction comporte les périodes suivantes:

1^{er} semestre d'hiver: instruction individuelle et du groupe.

1^{er} semestre d'été: instruction à l'échelon de la Sct. et de la Cp., tirs de combat, puis exercices tactiques dans le cadre de plus grandes unités, dont le couronnement est constitué par les manœuvres d'automne.

2^{me} semestre d'hiver: reprise de l'instruction individuelle, de l'instruction du groupe et de la Sct. et instruction à diverses spécialités.

2^{me} semestre d'été: comme le 1^{er} semestre.

Les deux contingents accomplissent parallèlement leur instruction à l'intérieur de la même unité, sous la forme de 1 Sct. de soldats et de 2—3 Sct. de recrues. La présence des deux contingents n'est certes pas faite pour faciliter l'instruction. Cette organisation est dictée par le souci d'avoir constamment des compagnies en état de marche, les soldats plus âgés se répartissant dans ce cas parmi les recrues et constituant l'ossature de la Cp.

Elle a pour corollaire, l'effort se portant évidemment sur l'instruction des recrues, de gêner le développement de la classe âgée, à laquelle incombent toutes les corvées (cibarres, gardes etc.).

Le programme est divisé comme suit:

La prépondérance de *l'instruction dans le terrain* saute aux yeux. Le programme pour les Mitr. attribue aussi à ce genre d'activité la part du lion. On constate même dans le programme pour les fusiliers que les recrues ne commencent pas leur apprentissage par l'étude du salut ou par un exercice technique quelconque, mais par 2½ h. d'instruction dans le terrain! Qu'en pensent ceux qui prétendent encore chez nous que la recrue ne doit pas quitter au début la cour de la caserne, parce qu'il s'agit avant autre chose de «former des soldats», au sens très restreint où ils veulent l'entendre? L'instruction dans le terrain ne forme-t-elle

branches	remarques	répartition du temps				
		recrues		soldats de 1 an		
		1. et 2. semaines	16. semaine	1. et 2. semaines	16. semaine	
Instruction dans le terrain	appelée chez nous plus communément instruction de combat	chaque jour une séance de 2-3 heures; au total: 12 h.	idem au total 14 heures	4 fois 3 heures total: 12 h.	4 séances de 3 1/2 h. total: 14 h.	
Instruction au FM	ne comprend que la connaissance et la manipulation formelle, à l'exclusion des tirs et de l'emploi dans le terrain	4 séances de 1 h. total: 4 h.	2 séances de 1 h. total: 2 h.	3 séances de 3/4 h. à 1 h. total: 3 h.	1 séance de 3/4 h. total: 3/4 h.	
Instruction du tir	comprend la préparation au tir (à l'exclusion de tout exercice de manipulation) et les tirs au fusil, au FM et au pistolet	5 séances de 3/4 h. à 1 h. total: 5 h.	3 séances de 3/4 h. + 1 journée de tir: exécution de l'ex. No 2 (!) au FM, reprise des mauvais tireurs au fusil et au pistolet, total: 7-8 h.	4 séances de 3/4 h. total: 3 h.	3 séances de 1/2 à 3/4 h. + 1 journée de tir: 1 ex. au fusil 1 ex. au FM 1 ex. au pistolet total: 7 h.	
Instruction formelle «Exercices»	contient toute la manipulation formelle des armes, à l'exception du FM, le salut, drill et l'instruction en ordre serré	2 séances de 2 h. total: 4 h.	2 séances de 1 3/4 h. + 1 h. «d'appel» total: 4 1/2 h.	2-3 séances de 1 h. total: 2-3 h.	2 fois 1 h. total: 2 h.	
Théories	non compris la connaissance des armes	1-3 théories de 3/4 heures par jour total: 6-7 h.	1-2 théories de 3/4 h. par jour total: 4 h.	5 théories de 3/4 h. total: 4-5 h.	1-3 théories de 3/4 h. par jour total: 4 3/4 h.	
		2 séances de 1 h. 2 séances de 2 h. total: 4 h.	2 séances de 2 h. total: 4 h.	3-4 séances de 1 1/2 h. total: 5-6 h.	1 séance de 2 h. total: 2 h.	

pas aujourd'hui une des parts primordiales de la formation du fantassin?

On saisira mieux l'importance attribuée à cette branche en Allemagne si l'on se remémore à quel point s'est développé le «Geländesport» et si l'on songe que c'est justement le domaine que la recrue connaît le mieux, puisqu'elle y a été instruite à l'école déjà, puis dans les diverses organisations prémilitaires (camp de jeunesse, de travail, etc.). Il eût paru logique de réduire au début cette spécialité au profit de la formation technique. Les causes de cette faveur résident certainement dans les dures expériences de la guerre. L'Allemagne continue la tradition de ses fameuses «Sturmtruppen», dont elle a vulgarisé la science.

Malgré l'abondance des heures mises à disposition, 3 mois complets sont consacrés uniquement à l'instruction du *combattant isolé*. Il apprend méthodiquement à faire face à toutes les situations du combat. Il s'exerce tout spécialement aux *prises de positions*.

Cette formation du combattant isolé est encore chez nous trop négligée. Posons à un de nos fantassins une des tâches les plus simples: «Tu es là à couvert dans ce trou. Un tireur ennemi est posté là-bas dans ce couvert. Détruis-le!» Nous constatons aussitôt que notre soldat ne sait en général pas échapper à l'observation et au feu ennemis; il ne sait pas profiter au maximum de toutes les ressources et de toute la protection que lui offre le terrain; il ne sait pas employer son feu à bon escient et à plein rendement; il ne sait pas utiliser toute son intelligence pour détruire son ennemi ou lui nuire le plus possible. Il n'est encore «qu'un de ces soldats qui viennent sur le champ de bataille moins pour y combattre que pour y servir de cibles et s'y transformer en cadavres» (Laffargue: Les leçons de l'instructeur).

Pourquoi? Parce que notre instruction, encore trop formelle, ne lui a pas ouvert les yeux, n'a pas fait suffisamment appel à son intelligence. Il suffit de voir dans notre Règlement d'Exercice la place dérisoire accordée à la formation du combattant pour nous convaincre des gros progrès qu'il y aurait à réaliser.

Après cette préparation individuelle si poussée, le fantassin allemand, durant la seconde partie du semestre d'hiver, apprend surtout à travailler à l'intérieur du groupe, quoique toutes les occasions soient mises à profit pour perfectionner son instruction individuelle fondamentale. Durant le semestre d'été, il travaillera essentiellement dans le cadre d'une plus grande subdivision. On ne pourra plus s'occuper de lui. Par contre, on reprendra souvent l'instruction du groupe.

L'enseignement théorique frappe par son ampleur, d'autant plus que toute la connaissance des armes et la préparation théo-

rique de bien d'autres activités ne sont pas comprises dans ces heures.

Nos théories aux recrues ne nous coûtent au total guère plus d'une heure par jour au tout début des écoles; elle se réduisent très vite à une demi-heure; elles sont quasi supprimées durant la seconde partie de l'école où elles ne réapparaissent que d'une façon exceptionnelle.

Est-ce un mal, est-ce un bien? Si nous enquêtons sur les matières enseignées, nous sommes fort surpris d'y voir figurer des sujets pour nous imprévus, par exemple:

L'espionnage et la lutte contre l'espionnage,
genres, modes d'action et missions des forces aériennes,
sûreté en marche et au repos,
exploration et sûreté,
emploi de la boussole, etc.

Voilà certes des notions que nous n'avons pas l'habitude d'enseigner à tous nos hommes et que nous limitons à la formation des cadres. Est-il vraiment nécessaire que le fusilier Meylan ou Binggeli connaissent toutes ces choses? Quand auront-ils l'occasion de les mettre en action? Comme, il est vrai cependant que nos soldats travaillent mieux lorsqu'ils ont compris de quoi il s'agit, nous nous contentons, à l'occasion d'un exercice, d'une courte explication préalable ou de la critique pour éveiller leur intérêt.

Le souci allemand d'une formation théorique approfondie est tel qu'il a pour résultat de limiter pendant trois semaines l'instruction au FM. presque exclusivement à la connaissance de la pièce. Les exercices de manipulation ne commencent véritablement qu'au début de la 4^{me} semaine.

Lorsque nous mettons en parallèle la formation de nos fantassins, nous saisissons mieux la différence des méthodes d'instruction. Notre enseignement est essentiellement pratique. Les connaissances théoriques sont réduites au strict minimum. Il nous suffit que l'homme sache, sûrement et rapidement, corriger les dérangements les plus simples et les plus fréquents. Est-il nécessaire de modifier notre point de vue? Nous ne le croyons pas. A quoi bon s'évertuer à vouloir transformer un valet de ferme ou un terrassier en un technicien? Chaque automobiliste n'est pas un mécanicien. Que notre fantassin sache tirer, et bien tirer, c'est tout ce que nous lui demandons. Si la réparation est plus difficile, adressons-nous aux gens du métier, aux armuriers. Du reste, notre FM. est d'une rusticité si robuste que les dérangements sont pour ainsi dire inexistantes.

En éliminant tout ce luxe de théories, nous obtenons un gain de temps fort appréciable au profit des autres branches.

Si les théories nous étonnent par leur développement, *l'instruction du tir* nous surprend par son apparence squelettique. Il est vrai que la recrue allemande s'exerce presque chaque jour au tir pendant $\frac{3}{4}$ d'heure, plus tard une demi-heure. Il est vrai encore que ce temps est consacré uniquement à la préparation au tir, à l'exclusion de toute manipulation de l'arme — confusion qui est malheureusement trop fréquents chez nos jeunes cadres. Cette préparation peut donc, à la longue, être suffisante, bien que l'étude du tir contre avions vienne dès la 8^{me} semaine s'ajouter au programme. Mais, quand nous songeons avec quelle intensité nous pratiquons cette spécialité au début de nos écoles, nous sommes obligés d'admettre que, tandis que nous la considérons comme une chose essentielle, les Allemands ne lui attribue plutôt qu'un rôle secondaire. Notre idée se renforce encore à la comparaison des tirs.

Alors que nos soldats commencent le tir au fusil, au FM. et à la Mitr. dès le 10^{me} jour de l'école, la recrue allemande ne pénètre au stand que beaucoup plus tard. Le programme pour la Cp. Fus. ne prescrit le premier tir au fusil (3 cartouches d'essai, le fusil posé sur un chevalet!) qu'à la fin de la 9^{me} semaine et le 1^{er} tir au FM. qu'à la fin de la 10^{me} semaine. Le programme pour la Cp. Mitr. fait bien débiter le tir au fusil à la fin de la 4^{me} semaine, mais comme les séances sont par la suite deux fois moins nombreuses, le résultat est le même. Le 1^{er} tir à la Mitr. a lieu seulement à la fin de la 7^{me} semaine.

Il pourrait sembler après un départ aussi tardif que l'on mettra les bouchées double. Loin de là. Il n'y a qu'un seul tir par semaine. Il consiste en un tir à conditions de 5 cartouches. Comme il faut en moyenne deux séances pour que les hommes réussissent tous les conditions imposées, les bons tireurs ne tirent que 5 cartouches toutes les deux semaines. La situation est la même pour le tir au FM. et à la Mitr. A ce train-là, la recrue ne commence à tirer à bras franc qu'à la 13^{me} semaine et l'on n'arrive à exécuter des tirs sur des cibles de campagne que vers la 16^{me} semaine. Citons encore que jusqu'à ce moment-là la recrue n'a pas dépassé la distance de 150 m; par contre ces derniers tirs s'effectuent sous la forme de véritables exercices individuels de combat (notre nouvel Instruction de Tir vient d'introduire aussi ce genre d'exercice qui était encore inconnu chez nous). La classe âgée même n'est pas plus favorisée, à tel point que le 1^{er} feu par rafales au FM. ne figure qu'à la 13^{me} semaine de leur instruction.

Quelle différence avec nos écoles où la recrue tire pour ainsi dire chaque jour durant les deux premiers mois, que ce soit au fusil ou à son arme spéciale, si ce n'est au deux dans le courant de la même journée!

Cette instruction à retardement n'est pas une singularité de l'armée allemande. Nous la constatons aussi en France. Ce fait est tout à notre avantage. Il nous prouve que, dans ce domaine, notre préparation équivaut, sinon dépasse celle de l'étranger. Voilà une constatation plus que réjouissante. Elle ne signifie pourtant point que tout soit parfait.

La densité de notre instruction présente, par exemple, outre le défaut d'exiger une tension considérable de l'instructeur, celui de provoquer un déchet dans la qualité des tirs après l'école de recrues. Nos tireurs, en plein entraînement, accusaient de beaux résultats au concours qui terminait la période des tirs de précision. Ensuite venait le service en campagne et les tirs de combat, enfin le licenciement, sans que l'homme ait eu une seule fois l'occasion d'effectuer à nouveau un tir de précision. Il s'écoulait un temps assez long, parfois jusqu'à un an, avant que l'homme reprenne son fusil. Alors, soudain, patatras! adieu les belles performances. Certains se décourageaient à jamais; d'autres, malgré leurs efforts, ne réussissaient plus à égaler la classe atteinte à leur école de recrues. Les plus doués et les plus persévérants parvenaient seuls à conserver et à améliorer leur adresse.

La prolongation de nos écoles a apporté un remède. Elle n'a pas diminué la rapidité de la formation de nos tireurs, mais elle a permis de différer le tir de concours jusqu'à la fin de l'école. Grâce à la nouvelle prescription qui impose, durant la période du service en campagne, un tir de précision par semaine au minimum, on a prolongé l'entraînement de nos tireurs; ceci permet de leur apprendre à surmonter les défauts qui peuvent réapparaître après la fin de la période intensive des tirs. Ces deux heureuses mesures ne pourront manquer d'avoir d'excellentes répercussions et permettront peut-être d'éviter le déchet qui était de règle jusqu'à hier.

Signalons la part infime attribuée à *l'instruction formelle* («Exerzieren»): seulement deux séances de 2 heures chacune durant toute une semaine, auxquelles s'ajoutera plus tard 1 heure dite «d'appel». Il en est de même pour *l'instruction au FM*. C'est peu si l'on songe à la diversité des matières enseignées, c'est très peu en comparaison de notre instruction. Il est évident que la brièveté de notre service nous oblige à forcer la dose. Nous restons convaincu cependant que nous pourrions ici gagner des forces et du temps, au profit de l'instruction dans le terrain. Nous accordons trop d'importance à la formation formelle du soldat. Cela provient en partie de l'inexpérience de nos cadres. Il leur est plus facile de diriger cet apprentissage mécanique, qui ne leur demande aucun effort intellectuel.

On pourrait combattre leur paresse d'esprit en modifiant notre manière habituelle de travailler. Au lieu que nos Cp. exer-

cent simultanément toutes les branches de l'instruction, au lieu que les plans quotidiens de travail pour nos recrues se présentent sous la forme d'une salade russe de petits quart d'heure variés, on pourrait, à l'exemple du programme allemand, isoler l'instruction du combat et la prescrire par larges tranches d'une durée de 2 à 4 heures. Cette mesure devrait être, à notre avis, du ressort du Cdt. de Cp., sans craindre de nuire à l'initiative de nos jeunes chefs de Sct. On réussirait ainsi à limiter les débordements de l'instruction formelle et à l'endiguer dans sa juste valeur moderne.

Le gain obtenu pourrait être encore plus grand, à condition de simplifier notre instruction formelle. Elle l'a déjà été, elle pourrait l'être encore plus. On pourrait l'alléger de tout un énorme ballast de choses inutiles, de marottes, de «mouvements pour l'inspection». Quand donc serons-nous délivrés du fétichisme de la charge au fusil? Pourquoi en outre notre drill est-il un des plus difficiles qui existent, si difficile que sa remise au point à chaque cours de répétition absorbe un temps relativement considérable qu'il eût été beaucoup plus utile de réserver à d'autres activités? Pourquoi aussi est-ce justement le fantassin qui doit avoir le maximum de drill, lui dont l'instruction est la plus vaste et la plus difficile, selon l'avis de toutes les autorités compétentes? Le canonnier, ou le soldat du train, est-il un plus mauvais soldat, lui qui n'a que la moitié du drill du fantassin? On évoque la tradition. Prenons garde à la routine. Bien que nous nous rendions compte du sacrilège que nous commettons en nous permettant d'élever un doute sur le caractère tabou de notre drill, nous sommes convaincu qu'il demande lui aussi à être révisé, afin d'obtenir, sans diminuer sa valeur, voire en l'améliorant, une solution plus économique.

La *culture physique* a dans l'armée allemande un tout autre sens que dans notre armée. Elle est orientée carrément vers le sport; le cross-country y est à l'honneur. Il ne nous semble pas nécessaire de lui donner aussi cette direction. Laissons-lui son simple rôle d'assouplissement. Nous nous épargnons du temps et des forces.

Le *programme du contingent de seconde année* offre beaucoup d'analogie avec celui des recrues. La répartition des heures est à peu près identique. On répète et on approfondit les connaissances techniques. L'instruction dans le terrain sert surtout, si l'on excepte un exercice de Sct. par semaine en moyenne, à l'étude de diverses spécialités. Une des principales consiste en des *travaux de pionniers*: fortifications de campagne, obstacles, barricades.

Voilà aussi un chapitre qui mériterait chez nous un plus grand intérêt. Les heures passées l'outil à la main ne sont point des heures perdues, comme on semble parfois le craindre. La récente décision du Département Militaire⁴⁾ lèvera sans doute de nombreuses hésitations causées par le souci des dégâts aux cultures. Fantassin, saisis ton outil! Apprends à creuser et à t'installer sans attirer l'attention de l'ennemi, apprends à te soustraire à l'effet de son feu. C'est ta vie qui est en jeu.

Les autres spécialités, dont l'apprentissage occupe un temps assez considérable, sont:

- reconnaitances de chemins, de positions, etc.,
- établissement d'un plan de feux,
- instruction au télémètre,
- instruction à l'appareil à signaux lumineux et étude de l'alphabet Morse,
- établissement de croquis et de rapports avec connaissance des signatures et des abréviations,
- observation anti-aérienne,
- exercice de commandement (conduite du groupe), etc.

Cette énumération suffit à nous éclairer. Le programme présente une grande richesse, mais est-il vraiment nécessaire que chaque homme sache, par exemple, établir un plan de feux ou sache reconnaître une position pour une Sct.? On serait forcé dans ce cas d'admettre que parfois seul le fusilier Meylan est l'homme capable de sauver la situation. L'enseignement général de toutes ces spécialités à tous les fantassins constituent une tâche fort difficile. A notre point de vue, il n'augmente pas la valeur combattante ni de l'individu, ni de la Cp. Nous le jugeons superflu. C'est la raison pour laquelle notre armée a tourné la difficulté en créant des *spécialistes* ou en limitant les missions à l'instruction des cadres. Est-ce une cause d'infériorité? Nous ne le croyons pas. Autant une spécialisation quelconque des combattants de l'extrême avant nous paraît offrir certains dangers, autant elle nous semble évidente et nécessaire pour ces fonctions accessoires du commandement. Même en cas de besoin, il ne nous serait pas difficile de découvrir encore parmi la troupe des hommes suffisamment doués pour exécuter au pied levé nombre de ces missions.

La série des programmes ne fournit aucun détail sur le travail en été — elle n'est du reste pas encore achevée. Les principes généraux qu'elle a posés nous permettent malgré tout d'ob-

⁴⁾ Décision du 8 août 1936 sur la construction de fortifications dans les cours de répétition (voir Feuille officielle militaire No 3/1936).

tenir une vue d'ensemble suffisamment nette. Le semestre d'été est voué essentiellement à la conduite des subdivisions et des unités. Il correspond somme toute, d'une part à la «grande course» de nos écoles de recrues, de l'autre aux «manœuvres» de nos cours de répétition. Il sert avant tout à la formation des chefs. Le fantassin ne se développe plus beaucoup. Il applique ce qu'il a appris durant le semestre d'hiver. La Cp. est réorganisée. Le contingent de seconde année se mélange aux recrues et accapare toutes les fonctions principales (tireurs FM., etc.). Les recrues servent, permettez-nous cette expression, de bouche-trous. Cet état de fait ne peut évidemment que porter préjudice au développement de la recrue, d'où la nécessité de parachever sa formation technique dans le 2^{me} semestre d'hiver.

En définitive, nous pouvons nous rendre compte que le service à long terme n'assure pas au fantassin étranger une supériorité d'instruction écrasante, ni même marquée sur nos fantassins, sauf dans l'utilisation du terrain. Nous pouvons avoir confiance. Par un enseignement essentiellement pratique, par une judicieuse spécialisation, par l'abandon de tout luxe, nous avons su n'inculquer à nos combattants que l'essentiel de leur tâche et ils le savent aussi bien que les soldats de 2 ans. Tout n'est pourtant pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Nous avons souligné au passage les améliorations nécessaires. Il faut les vouloir. On pourra les réaliser.

Si l'instruction de l'homme du rang n'offre pas de sensible différence, celle de nos cadres par contre accuse un plus grand déficit. Il est évident que la permanence des cadres jointe à la longue durée des services en campagne permettent, à l'étranger, une meilleure formation des chefs à tous les échelons. Cette différence n'est pas aussi considérable qu'on pourrait le croire. La guerre l'a bien prouvé qui a su, au désavantage parfois des officiers de métier encroûtés dans leur routine, mettre en évidence la valeur des officiers de réserve, qui dans l'exercice de leur profession civile et dans la lutte quotidienne pour l'existence aiguïssent sans cesse leurs qualités de chef: le jugement, le caractère et la décision.

Il ne leur manque qu'un certain bagage technique. Ce défaut se fait sentir surtout aux échelons inférieurs, du sous-officier au Cdt. de Bat. compris. Du fait que nos manœuvres servent surtout à l'instruction des états-majors supérieurs, la formation de nos chefs présentait jusqu'à hier une lacune que vient combler l'augmentation du service en campagne dans nos écoles de recrues. Cette mesure ne pourra cependant pas apporter toute l'amélioration souhaitable. La question conserve toute son acuité: comment

parfaire l'instruction de nos cadres?⁵⁾ Il ne peut y avoir qu'une issue: les activités hors du service. Ne serait-il pas possible de créer une organisation dans le genre des tirs obligatoires, avec l'aide de nos sociétés de sous-officiers et d'officiers? Mais cette question dépasse trop le cadre de cette étude.

Efforçons-nous passionnément de résoudre toutes ces difficultés. A cette condition, notre armée saura rester ce qu'elle fut en 1914, une force respectée de l'étranger.

Wir Truppenoffiziere und die Gasausbildung

Von *Major A. Blankart*, Geb. J. Bat. 44.

Gegen Ende des vergangenen Jahres sind die ersten Kurse für Gasoffiziere abgehalten worden, denen im Laufe des gegenwärtigen weitere folgten. Bis zum Frühjahr sind ein bis zwei Gasoffiziere pro Regiment und Abteilung ausgebildet worden, und im nächsten Wiederholungskurs soll mit der Instruktion der Gastrupps begonnen werden. Damit ist die Ausbildung in den chemischen Kampfverfahren auch in unserer Armee ins Rollen gekommen, und wir Truppenoffiziere, die dem bisherigen Zustand mit Besorgnis zusahen, beginnen aufzuatmen. Wir wissen, dass die Leitung in guten Händen liegt und vertrauen darauf, dass mit der bei uns gewohnten Gründlichkeit vorgegangen werde. Diese Ueberzeugung bringt aber die Gefahr mit sich, dass ein Teil der Truppenoffiziere, besonders derjenige, der sich noch nie mit Gasfragen beschäftigt hat und die Aufgaben der Gasoffiziere nicht kennt, sich der Verantwortung enthoben fühlt, eine abwartende Haltung einnimmt und die Initiative den Gasoffizieren überlässt. Eine solche passive Einstellung würde die Ausbildung stark erschweren und verzögern und hätte zur Folge, dass das Wissen um die chemischen Kampfverfahren auf einen ganz kleinen Kreis von Spezialisten beschränkt bliebe. Einer derartigen Entwicklung muss gleich zu Anfang entgegengetreten werden. Wir sind überzeugt, dass ein gewisser Grad von Kenntnis über den Gaskrieg und seine Abwehr die ganze Armee durchdringen muss und fordern von jedem Offizier klare Vorstellungen über die Anwendungs- und Wirkungsweise der Kampfstoffe. Von diesem Jahre an werden die Truppenkommandanten in ihren Stäben über Offiziere verfügen, die eingehend ausgebildet sind. Ihre Aufgabe ist es, dafür zu sorgen, dass ihre Kenntnisse nicht nur für den beschränkten Kreis der Spezialisten, sondern für die ganze Truppe ausgenützt werden.

⁵⁾ Ce n'est pas du reste un problème propre à la Suisse. La question de l'instruction des officiers de réserve est tout aussi aigüe à l'étranger.